

AB Bibliothèque Cantonale Sion

Un an (suisse) Fr. 3.50  
Six mois » 2. —  
Trois mois » 1.50  
Etranger: Port en sus.

2.50 seulement  
pour les Cercles, Hôtels,  
Cafés, Restaurants et Coiffeurs.

# NOUVELLISTE

## VALAISAN

ANNONCES:  
La ligne ou son espace  
Valais . . . . . 10 Ct.  
Suisse . . . . . 15 »  
Etranger . . . . . 20 »

Rédaction, Administration  
Bureau du journal, St-Maurice  
Téléphone

Journal du Matin, paraissant à ST-MAURICE, le MARDI, le JEUDI et le SAMEDI

## La défense d'un adversaire

Nous recevons d'un de nos lecteurs une lettre fort curieuse et fort spirituelle que nous insérons telle quelle, pour lui conserver son joli cachet d'originalité:

La voici:

A mon cher Eugène de . . . . .

Mon affection pour toi a reçu un rude choc en lisant le *Confédéré* du 8 courant. Comment, après tant de services rendus, se voir rayer de la liste, entendre Roger souhaiter longue vie et prospérité à un journal qui affiche ouvertement dans son programme qu'il ne reconnaîtra pas le joug des aristocrates; oh, ingratitude! oh signe des temps! — Je me désolerais pour toi si, en bon chrétien, je n'y voyais le doigt de Dieu? — Que vas-tu faire maintenant, mon bon Eugène? Seul, tu ne peux rester; te mettre à la tête du parti socialiste ne répond pas à tes goûts et à tes notions de la propriété; viens franchement à nous; nous acceptons tout le monde, humbles et aristocrates; à tous deux nos prêtres disent que nous avons en religion un ancêtre commun; ils consolent le premier en lui faisant voir l'étable de Bethléem et rappellent au second que les croisades ont eu lieu bien longtemps après la visite des rois Mages. — Viens donc à nous; nous ne demandons pas de sacrifices; tu pourras encore rendre ton culte à tes parchemins si chers; en me parlant de tes ancêtres qui vivaient au 13 et même au 12<sup>me</sup> siècle, je me souviendrai que peut-être, moi aussi, j'ai eu des ancêtres qui vivaient à la même époque; tu me parleras du passé et moi je te parlerai du présent... tu auras encore des beaux jours, mais viens à nous franchement; profite de l'avertissement de Roger et n'attends pas qu'on te mette à la porte.

En attendant de tes nouvelles je te salue cordialement.

Capbrun.

Notre correspondant adresse sa lettre à Monsieur Eugène de..., nous, nous adressons les quelques réflexions qui vont suivre à M. de Lavallaz. Qui sait? Le hasard se plaît à jouer des tours, et peut-être, ces deux noms se trouvent-ils réunis sous le même chapeau blanc!

Dans ce cas, nous jugerions à propos de venir en aide à M. Eug. de Lavallaz, et de prouver à notre correspondant que le conseil donné est suivi depuis quelques mois déjà.

M. Eug. de Lavallaz pense comme notre correspondant et nous, et nous pensons comme lui.

Il n'y a entre lui et nous tous que la mince épaisseur d'une étiquette politique.

Ce n'était, en effet, que temporairement qu'il avait pris l'étiquette libérale, à peu près comme on prend une cocarde au cotillon ou un masque au bal de Carnaval.

Lui, libéral! Lui, radical! Lui, socialiste!

Allons donc! Il est bien trop pieux, trop doux, trop amène, trop agréable

joueur de flûte en face de tant de fauves qu'on ne saurait dompter qu'avec le trident de fer, les piques rougies au feu ou les cravaches.

Puis, n'est-ce pas lui, toujours lui, qui, un jour, au Grand Conseil, se montra plus catholique que tous les conservateurs réunis, en proclamant bien haut que la nomination de l'évêque du diocèse n'appartenait qu'à Rome, et à Rome seulement — ce qui est une grosse vérité ultramontaine, cléricale?

Comment voulez-vous qu'un homme aussi ruisselant d'eau bénite soit au nombre des signataires du programme du *Simplon* qui acclame la *guerre aux dogmes et aux curés*, et au nombre des sociétaires du *Confédéré* qui souhaite longue vie et prospérité à ce programme? Mais c'est une infâme calomnie que nous relevons.

Notre correspondant n'a pas compris que M. Eug. de Lavallaz, voyant que le parti *aristocrate* ne pouvait pas vaincre les *sans-culottes* du radicalisme en face et par la force, a essayé d'employer la ruse en entrant dans leurs repaires, où il était plus facile de les atteindre qu'en rase campagne.

Sa particule nobiliaire répond de tout.

La fierté — et, certes, elle est légitime — avec laquelle il montre les parchemins de sa famille, prouve suffisamment qu'il ne fait pas partie d'un parti politique qui a juré d'étrangler le dernier aristocrate avec le boyau du dernier curé!

Non, ça, ce n'est pas, nous nous en portons garant.

Une autre supposition est permise.

M. Eugène de Lavallaz, qui est un tabernacle de toutes les vertus chrétiennes, et que le salut du prochain inquiète si fort, n'est peut-être entré dans le *libéralisme* que pour précipiter en masse la conversion des pécheurs.

Ce serait l'histoire de l'Anglais qui offrit son bras à une dame.

La dame ne répondait pas et fit le tour des montagnes du Valais, ayant toujours l'anglais à quinze pas, et qui continuait vainement à lui soupirer:

Voulez-vous, voulez-vous accepter mon bras?

La Dame, c'est la poularde libérale-radical.

L'Anglais, c'est M. Eugène de Lavallaz.

Avant d'avoir fait accepter son bras par la dame, M. de Lavallaz aura fait le tour de la Révolution et de l'anticléricalisme, sans pouvoir jamais gagner les quinze pas qui les séparent éternellement.

Et le plus clair résultat de cette longue course aura été de foncer et d'accentuer le rouge du parti de gauche.

Ne voulant pas être confondus avec ces libéraux à l'eau de rose, les vrais

radicaux mettent du vitriol dans leur verre de *Simplon*.

De façon que, au lieu d'améliorer le parti, M. de Lavallaz n'aura réussi qu'à le rendre plus violent, plus aigu, plus détestable.

Franchement, il ne valait pas la peine de mettre son *de* dans sa poche et de tant baisser la tête pour pénétrer dans la caverne!

Mais vous voilà dehors, n'est-ce pas Monsieur?

CH. SAINT-MAURICE.

## ECHOS DE PARTOUT

L'origine de l'Ordre italien de l'Annonciade.

— Cet ordre est le plus élevé des ordres italiens. Il fut fondé, en 1362, par Amédée II, comte de Savoie, l'un des plus brillants princes de cette maison, célèbre par ses exploits chevaleresques contre les Turcs.

L'ordre fut placé sous l'invocation de la Vierge. Il doit son nom à une image représentant la scène de l'Annonciation et qui est placée sur la décoration.

La décoration est attachée avec une chaînette et portée en sautoir. La plaque se place du côté gauche.

Les porteurs de cette décoration formaient jadis un véritable ordre militaire: ils sont encore reliés aujourd'hui par une solidarité chevaleresque.

La pipe sentimentale. — Les pipes japonaises ont des fourneaux de petite dimension.

La plupart du temps, raconte la *Vie Populaire*, une boule de tabac de la grosseur d'un pois y tient à l'aise et le fumeur en aspire la fumée d'un coup, d'une grosse bouffée, quitte à renouveler la consommation aussi souvent que cela lui plaît.

Les femmes fument autant que les hommes, et les jeunes filles elles-mêmes ont toujours leur petite pipe enfouie dans leur corsage.

Quand l'une d'elles veut marquer sa faveur à un monsieur qui lui plaît, elle bourre sa petite pipe d'une boulette de tabac, l'allume, tire une petite bouffée, et tend l'objet au favori, qui achève béatement le tabac et reud la pipe en remerciant.

Notre caractère par nos parfums. — Dis-moi ce que tu sens, je te dirai qui tu es. Le parfum est parait-il le grand révélateur du caractère de l'homme.

Ceux qui aiment le white rose, le chypre, l'odeur de la peau d'Espagne, le foin coupé, le lubin, l'eau de Cologne et le patchouli, sont des sentimentaux. Ils sont sensuels, bavards, paresseux, prodigues. Ils se préparent une vieillesse obèse...

Les brutes se servent du musc. La violette est l'emblème de la délicatesse, du tact et de la modestie.

L'edelweiss de la czarine, dénote un caractère droit, un esprit cultivé et une intelligence pénétrante.

Il est d'une belle âme de se servir de la royale Houbigant.

Mais que penser de l'ayapana et du corylopsis du Japon! on ne sait. Ils révèlent des êtres exceptionnels, hors nature, capricieux et pervers.

L'ascension du Mont-Blanc. — La 2<sup>e</sup> compagnie du 27<sup>e</sup> bataillon de chasseurs alpins vient, écrit-on de Chamonix, de faire, avec équipement allégé l'ascension du Mont Blanc jusqu'à l'observatoire Janssen. Elle est redescendue aussitôt sans aucun accident.

Pensée. — Le seul art que les révolutions aient perfectionné, c'est l'art... de couper les têtes; ce progrès était digne d'elles; leur philanthropie ne pouvait aller plus loin.

Guriosité. — Le *British Museum* possède un atlas du quinzième siècle, qui est considéré comme étant le livre le plus grand du monde; il a sept pieds de haut.

Simple réflexion. — Si votre ami est de miel ne le mangez pas.

Mot de la fin. — Mon Dieu que vous avez l'air bête sur ce portrait.

— C'a ne m'étonne pas, c'est celui que j'avais fait faire le jour de mon mariage. Peu encourageant!

## La décision pontificale

Jusqu'ici nous avons scrupuleusement laissé de côté les suppositions lancées chaque jour par les journaux sur la décision prise par Pie X pour ou contre les associations culturelles de la France.

La *Croix* nous annonce, de source sûre, que le Pape repousse la loi.

Ce doit être exact, car la *Croix* est le journal des mieux informés de France, et ce n'est pas dans les habitudes de la maison d'avancer quoique ce soit à la légère.

La persécution, va, hélas! se déchaîner cruelle sur le pays, mais le Pape ne pouvait faire autrement avec la loi des associations culturelles qui est *schismatique* en son essence.

Nous connaissons cela en Suisse où la graine des Loysons a poussé et... péri.

Les catholiques français se trouveront unis, comme un seul homme, derrière leurs évêques et leurs prêtres, soutenus par l'admiration, les prières et les secours des catholiques du monde entier.

La décision du Pape inspire à M. Arthur Meyer du *Gaulois* une page d'or dont voici quelques extraits:

On affectait de représenter nos évêques comme gagnés par l'indifférentisme général, amollis par un bien-être auquel on disait qu'ils ne voudraient pas renoncer; s'il était vrai, par aventure, il aura suffi au Saint Père de les toucher du doigt comme le Christ toucha Lazare, pour les réveiller de leur torpeur et les rappeler à la vie de sacrifice, à leur mission d'évangélisation.

Les palais dont l'*Aurore* veut les chasser, ils sauront les quitter; les traitements dont la *Lanterne* veut les dépouiller, ils sauront y renoncer; les somptueuses cathédrales, où M. Clémenceau voudrait remplacer la croix par une flèche, ils sauront les abandonner, et le culte, transporté dans une maison plus humble, ne perdra rien de son rayonnement. Ils reprendront, s'il le faut, le bâton du pèlerin, et dans les conditions nouvelles qui leur seront faites, plus rapprochés du peuple par l'humilité de leur vie et l'exemple plus immédiat de leurs vertus, ils ramèneront à Dieu plus d'âmes qu'ils n'en attireraient par la splendeur de leur pompe ecclésiastique et le prestige de leur fonctionnarisme spirituel...

## LES ÉVÉNEMENTS

En Russie

Quand verrons-nous la malheureuse Russie rentrer dans l'ordre et travailler à sa prospérité et à son développement! Ne croirait-on pas que le tzar actuel, monarque trop chancelant et trop crédule expie cruellement les rigueurs de ses prédécesseurs pour les malheureux polonais qui consommèrent leur vie dans les mines de la Sibérie?

Le cabinet est constitué maintenant. Le prince Vassilchikoff, ex-plénipotentiaire de la Croix-Rouge, est nommé directeur du département de l'agriculture, M. P. Izvolsky, procureur du Saint-Synode et M. Philosophoff, ministre du commerce et de l'industrie.

Ces nominations furent accueillies sans intérêt. D'ailleurs l'esprit général n'est pas encore à l'apaisement. Le découragement règne plutôt, mais un moment à l'autre le mouvement peut se relever et atteindre la même force qu'il y a quelques jours. Les feuilles quotidiennes censurées par le gouvernement ne paraissent plus que sous des noms nouveaux et se font de jour en jour plus rares. Elles donnent des avis au gouvernement, le menacent même mais leur verbe est celui d'un lassé, d'un découragé. Elles sont prêtes à disparaître.

A Odessa, ce foyer de la rébellion, les faits tragiques se succèdent. C'est la fille d'un général, cette fois-ci, qui, dissimulant une bombe dans son réticule, s'avance à la rencontre des généraux Kaulbars et Kurangozoff pour les tuer lorsqu'elle glisse et fait éclater la bombe. Elle est légèrement blessée. La police la poursuit, elle se sauve à l'hôtel où elle se suicide.

Dans la même ville, la foule laisse froidement assassiner un agent de sûreté fouiller ses poches et en tirer une liste de suspects puis le meurtrier disparaître tranquillement.

Viendront-elles ces réformes une fois? Toujours est-il que c'est une main autrement ferme et solide que celle du tzar qu'il faudrait pour assurer à la Russie une ère de progrès et de tranquillité après ces agitations sanglantes, ces foules enfiévrées.

Encore un vapeur

Après le *Sirio*, c'est un steamer américain, *Brooklyn*, contenant 330 émigrants de Marseille à New-York, qui s'échoue à l'entrée du port de Punta-Delgad. On a les plus grandes difficultés à le dégager.

Les survivants du *Sirio* seraient disposés à réclamer des indemnités à la compagnie à laquelle appartenait ce vaisseau, si le naufrage est dû à une imprudence du capitaine Picondi qu'on accuse d'avoir été souvent en état d'ébriété. Leurs réclamations ne ressusciteront pas les morts et n'effaceront point la pénible impression que laisse toujours après elle pareille catastrophe.

A. M.

LETTRE D'ITALIE

A l'exposition de Milan

(De notre envoyé spécial)

Milan, 10 août.

Les éléments s'acharnent sur l'exposition. C'était le feu. C'est l'orage maintenant qui abime maintenant une partie de l'art décoratif français et endommage d'autres pavillons. Ce pavillon se trouve à la place d'armes. C'est un palais de 10.000 m<sup>2</sup> de forme rectangulaire à trois nefs, large de 50 m. et long de 200. L'architecte en est M. Dongi. Ce pavillon était vraiment imposant avec ses deux entrées principales placées au milieu de l'édifice, le goût et l'art avec lequel tout avait été bien disposé à l'intérieur, par l'harmonie qui dominait partout. Il n'y a point de semblable à l'exposition en cette matière. La partie droite du palais est occupée par la « Bijouterie ». Les articles de Paris, article de luxe et d'art viennent dans les galeries latérales.

Dans la partie gauche se trouvent les chefs d'œuvre des fines mains des couturières parisiennes : dentelles, broderies, etc.

J'ai admiré aussi la lithographie, l'imprimerie et les service divers de la ville de Paris. La main élégante, artistique et sûre qui avait procédé au placement harmonieux de ces divers chefs d'œuvre se continue aussi dans les allées reliant ce pavillon au palais du Motorisme, les fleurs y sont fraîches et parfumées et tentent les visiteurs

L'orage, maintenant a terni cette beauté et l'a abimée. Les magnifiques vitraux furent précipités à terre, mais, par un merveilleux hasard ne furent pas

brisés. L'entrée du pavillon est à moitié effondrée. L'eau tombait à torrents à l'intérieur.

D'autres pavillons furent également endommagés, entr'autres celui de la marine où quelques petits modèles de paquebots ont subi des dégâts.

M.

Nouvelles Etrangères

La lutte contre la tuberculose. — Le professeur Maragliano expose dans le *Matin* où en est la lutte contre la tuberculose, il déclare que la science possède actuellement des moyens spécifiques antituberculeux, mais que ces moyens ne peuvent être utiles que si on les emploie quand l'infection n'a pas encore ravagé les tissus et quand l'organisme est en condition d'en profiter. Ces moyens restent régulièrement sans résultat quand les lésions destructives sont produites et même quand elles commencent à se produire. Un savant sérieux ne peut promettre aucun remède spécifique pour la phthisie pulmonaire. Ceux qui le promettent se trompent.

Le « diplomate bourru » — La *Vita* poursuit sa campagne contre M. de Monts, l'ambassadeur d'Allemagne à Rome, et dit que l'on attend vainement le rappel du « diplomate bourru », qui a trop bien réussi à gâter les bonnes relations établies entre Rome et Berlin par M. de Bülow.

Célibataire hypocondre, M. de Monts a dit un jour « que le roi Victor-Emmanuel était le plus grand irrédentiste ! » Il a traité M. Tittoni de Polichinelle ! A l'inauguration de l'exposition de Milan, l'ambassadeur allemand bouscule tout le monde, se précipite sur le ministre des affaires étrangères, le comte de Guicciardini, et s'écrie : « Je vous ferai remarquer qu'il n'y a que nous diplomates et les domestiques qu'on a obligés à venir ici en livrée ». Le ministre préféra ne rien répondre à cette incartade.

Depuis le jour où M. Tittoni a été reçu au lit par l'ambassadeur allemand, qui ne lui a même pas offert une chaise, il a évité de retourner au palais Callarelli, résidence de l'ambassadeur d'Allemagne. Du reste, l'ambassadeur n'est pas en meilleurs termes avec la nombreuse et intelligente colonie allemande de Rome, qui elle aussi réclame son remplacement.

Comme disait dernièrement un homme d'esprit, « le comte de Monts vit comme un isolé et agit comme un insolateur ».

Actes de courage. — Une scène peu banale s'est déroulée au Capitole, à Rome, dans les bureaux de la municipalité.

M. Lucien Belfard, citoyen français, devait épouser Mlle Gabrielli, Romaine. M. Belfard, qui est né à Paris, est divorcé d'avec sa première femme, une Française, et il demeure depuis quelques années à Rome, où il est directeur d'un hôtel.

L'adjoint au maire, comte Solimei, un élu du parti catholique qui devait fonctionner comme officier d'état civil pour la célébration du mariage, apprenant qu'il avait devant lui un divorcé, alléguait que sa conscience ne lui permettait pas d'exercer ses fonctions dans de semblables conditions et il s'en alla.

On chercha partout un autre adjoint et on finit par trouver M. Giovenale, catholique lui aussi, qui, mis au courant de l'affaire, se refusa à son tour de procéder à la célébration du mariage et laissa en plan le malheureux couple.

Enfin, après deux heures d'attente, arriva le maire en personne, le commandeur anticlérical Cruciani-Alibrandi, qui ne fit assurément aucune difficulté pour marier les deux jeunes gens. Pendant ce temps, les fiancés avaient manqué le train qui devait les emporter dans leur voyage de noces.

Il convient de féliciter ces deux courageux adjoints.

Nouvelles Suisses

Bertoni et sa famille. — M. Bornand a fait subir un très long interrogatoire à Bertoni ; il a également interrogé l'imprimeur du *Réveil*. M. Kronauer, procureur général de la Confédération, assistait à une partie de l'interrogatoire. L'instruction est secrète comme l'on sait. Nous ignorons donc si Bertoni a déclaré être l'auteur de l'article incriminé, où s'il s'est borné à en prendre la responsabilité. L'anarchiste a été reconduit dans sa cellule de Saint-Antoine, où il est provisoirement au secret le plus absolu. Bertoni ne compte pas faire appel à un avocat ; s'il est traduit, il veut plaider lui-même : cependant un défenseur lui serait désigné d'office.

L'instruction peut être considérée comme terminée. M. Bornand est reparti le soir même pour Lausanne ; il ne pense pas revenir.

Le *Corriere della Sera* donne les détails suivants sur la famille de Bertoni. La mère de l'anarchiste, âgée de 70 ans, demeure à Côme. Son père, Tessinois, aujourd'hui décédé, vint à Milan encore enfant et y ouvrit plus tard une boutique d'épicerie. Il prit une part active aux « cinq journées » sanglantes de mars 1848.

De son mariage avec une italienne naquirent deux garçons dont l'un, Luigi, est l'inculpé d'aujourd'hui, et l'autre, Giacomo, est domestique dans un grand hôtel de Londres depuis plusieurs années.

Les deux fils envoient chacun et très régulièrement 50 fr. par mois à leur mère.

Grave incendie. — De la *Tribune de Lausanne* :

Vendredi, après 11 h. et demie, un violent incendie, dont on ignore encore les causes, a éclaté à St-Sulpice et a détruit un immeuble appartenant à l'hoirie Guidon. On a malheureusement à déplorer la mort d'une personne : Mme L. G. presque septuagenaire est restée dans les flammes. On a retrouvé son cadavre carbonisé. Cette terrible fin a consterné la population.

Nouvelles Locales

Champéry. — (Corr.) — Je viens de lire, aujourd'hui seulement, le Nro du 28 juillet du *Confédéré* dans lequel se trouve une correspondance concernant la commune de Champéry, et dans laquelle le ou les auteurs radicaux dénigrent le conseil de cette localité, et insultent un certain nombre d'honnêtes citoyens parce qu'ils ont fait preuve de volonté et d'indépendance de caractère aux élections communales du 11 décembre 1904.

Ces citoyens qu'on insulte maintenant on les aurait jusqu'alors fait obéir aveuglément aux ordres d'un grand chef ; ils avaient toujours fidèlement déposé dans l'urne le bulletin qu'on leur avait remis dans la main ; on ne leur avait jamais permis d'élever la voix pour la défense de leurs intérêts personnels opposés à ceux du grand chef ; ils avaient en un mot toujours marché docilement comme des moutons.

Enfin, fatigués de ce régime, moins libéral que son nom l'indique, le 11 décembre 1904, ces citoyens se dirent entre eux : « Nous avons trop longtemps « tiré les marons du feu pour eux, pour « la reconnaissance qu'ils nous en témoignent. Nous voulons maintenant « travailler pour la défense de nos propres intérêts. Si Bouillay et Broisin « sont intéressants, „les coïns“ ne le « sont pas moins ». Ces citoyens se sont donc unis aux conservateurs pour nommer un conseil dans lequel tous les intérêts et toutes les parties de la commune sont représentés. Ils ont compris qu'il était temps de préparer une répar-

tion équitable des faveurs de la caisse.

Eh bien, le croiriez-vous ? C'est à cause de cet acte d'honnêteté civique et de vraie indépendance que ces citoyens se sont vus, depuis lors et à toute occasion baffouer par nos radicaux, c'est encore pour cet acte de courage que le *Confédéré* dans son Nro insulte ces braves citoyens les traitant de *mitons*. Si l'on est *miton* parce que l'on défend son droit et que l'on veut aussi avoir sa place ou soleil, eh bien ! soyons *mitons* !

De tels procédés nous disent que la liberté des électeurs dans le camp de nos adversaires n'est pas plus respectée à Champéry qu'ailleurs.

A l'exemple de Boileau qui disait :

« Qui méprise Cotin, n'estime pas son roi,  
« Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi. »

Nos cotins de Champéry disent « qui « ne travaille pas pour nos intérêts « n'estime pas le parti libéral et n'est, « selon nous, qu'un miton et un traître. »

Cela s'appelle ne douter de rien, mais, heureusement, que nos Champérolains avisés commencent enfin à douter du désintéressement et de la sincérité des déclarations politiques de ces cotins-là.

Disulacretta

Le mouvement contre l'absinthe. — On nous prie de publier l'appel suivant :

Appel aux citoyens valaisans,

Le premier août a été lancée une initiative fédérale contre l'absinthe nommée à juste titre « le Poison vert ».

Il est vivement à souhaiter qu'on recueille de nombreuses signatures en Valais. Vous direz peut-être : « L'absinthe est peu connue en Valais. Il n'y a donc pas lieu de s'associer à cette campagne. » L'absinthe est moins connue en Valais que dans quelques cantons romands, c'est parfaitement vrai. On n'en consomme pas 300 mille litres comme le canton de Vaud, c'est-à-dire 25 absinthés par têtes annuellement. (Notons, en passant, qu'on a vu les conséquences de cet abus dans l'horrible meurtre de Commagny où un père, un buveur, d'absinthe, a tué sa femme et ses enfants, et de tels cas ne sont pas rares...) Non, le Valais n'est pas encore empoisonné par le « Poison Vert » quoique il soit loin d'être un inconnu, surtout dans le Bas-Valais et nous tenons des chiffres à la disposition de ceux que cela intéresse.

Nous devons cependant signer cette initiative, car :

a) il vaut mieux prévenir le mal que chercher à le guérir. Il vaut mieux empêcher l'absinthe de devenir une boisson à la mode que d'essayer de la combattre, quand elle aura pris pied chez nous comme à Genève, Neuchâtel, surtout comme en France où elle est tellement entrée dans les mœurs que même les dames, dans certaines villes, « troublent leur verte », en guise de thé.

b) Il faut signer l'initiative, car notre vieille devise : « Un pour tous, tous pour un, ne doit pas être une vaine phrase. Admettons que nous n'en ayons pas besoin nous mêmes, les Vaudois, les Genevois, les Neuchâtelois etc. ont besoin qu'on interdise absolument cette boisson.

Il est inutile de s'arrêter longtemps à prouver le danger de l'absinthe. Tout le monde le reconnaît, même les buveurs les plus passionnés d'absinthe, même ceux qui n'ont pas le courage d'y renoncer. Dans bien des cafés en France le peuple au lieu de demander un verre d'absinthe dit simplement *Un direct pour Charenton*. N'est-ce pas horrible ? Oui, ils savent parfaitement que c'est comme l'a dit un médecin : *De la folie en bouteille, L'épilepsie en bouteille* et ils boivent quand même.

Dans certains cafés français vous pourrez entendre des clients demander *Un clou de cerueil*... Un buveur d'absinthe est un danger pour sa famille, un danger pour la société.



